MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ IMPÉRIALE D'AGRICULTURE

SCIENCES ET ARTS

D'ANGERS

(ANCIENNE ACADÉMIE D'ANGERS)

—

NOUVELLE PÉRIODE

—

TOME HUITIÈME — 1er CAHIER

ANGERS

IMPRIMERIE P. LACHÈSE, BELLEUVRE ET DOLBEAU

Chaussée Saint-Pierre, 13

—

1865

SOMMAIRE

Quinze jours en Normandie (fragment). — M. Victor Pavie.

Du son des instruments et de son influence sur les compositions qu'on leur destine. — M. El. Lachèse.

De quelques institutions militaires chez les Romains. — M. Paul Lachèse.

Un coup de mer à Pierre-Percée. — M. Em. Affichard.

SOCIÉTÉ IMPÉRIALE

D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS

D'ANGERS

(ANCIENNE ACADÉMIE D'ANGERS.)

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ IMPÉRIALE D'AGRICULTURE

SCIENCES ET ARTS

D'ANGERS

(ANCIENNE ACADÉMIE D'ANGERS)

—

NOUVELLE PÉRIODE

—

TOME HUITIÈME.

ANGERS

IMPRIMERIE P. LACHÈSE, BELLEUVRE ET DOLBEAU

Chaussée Saint-Pierre, 13

—

1865

QUINZE JOURS EN NORMANDIE

(FRAGMENT).

Rouen, vendredi 14 août 1863.

.... On connaît la passion des rails pour les vallées, passion dont celles-ci ont généralement peu à se louer. Le voyageur égoïste, au lieu de s'attrister sur les ravages dont ces pauvres vallées sont victimes, prend le parti de se réjouir et de plonger résolûment dans les entrailles du paysage. Rouen se relie à Dieppe par une ligne de fer tracée à travers les sinuosités de la Scie et de la Bresle. Rien d'intime ni de frais comme les ondulations de leurs rives coupées en mille points et se renouant toujours. A droite, à gauche, se déroule une série de motifs rompus et morcelés dont les sutures disparaissent dans la rapidité de notre vol. C'est un troupeau à cornes que le pâtre abreuve en sifflant; sur une racine de saule, un martin-pêcheur en vedette; des enfants accoudés sur la rampe d'une barrière; un moulin qui vire, et des canards lissant leurs plumes sur les eaux de son déversoir. Plus d'une fois le passé pénètre dans le présent, et l'histoire descend,

avec une mélancolique fierté, des hauteurs d'un château, vétéran des guerres de la Ligue.

Nous avons, ce matin, traversé Rouen à toute vapeur, emportés vers Dieppe et la mer par un élan irrésistible; et nous voici, à douze heures d'intervalle, ramenés sur les mêmes rails, de Dieppe à Rouen, de la mer à la Seine. Même chemin, aspects nouveaux.

Le soleil qui, ce matin, se levait sur les sinuosités de la Bresle et de la Scie, les dore, à cette heure, de son couchant. Ce qu'on voyait poindre, on le voit fuir et disparaître dans une perspective retournée. C'était la poupe, c'est la proue. Le spectacle se complète par cette inversion des ombres et des reflets.

A Rouen! mais cette fois pour tout de bon. Le jour baisse. L'heure avancée et la cité sombre se répondent, se comprennent et s'harmonisent au mieux. Les *angelus* qui montent de tout point vers le ciel trahissent la présence des clochers, des tours invisibles. Dans ce naufrage crépusculaire, flèches, créneaux, pignons plongent et s'abiment tour à tour.

De la gare à l'hôtel nous coudoyons plus d'une église oubliée, transformée, et dont la fière attitude proteste contre sa destination actuelle. Nous arrivons au gîte plus tôt que nous ne l'eussions souhaité.

Hélas! il faut dîner. Pendant que uous étions à table, la nuit s'est achevée. Sortis pour voguer au hasard, nous tombons devant la cathédrale, aux formes de laquelle les pénombres de son parvis, faiblement éclairé, donnaient des proportions vertigineuses. C'était grand, c'était beau : l'infini de la mer sous une autre face; Dieu résidant là comme sur la mer, mais en per-

sonne, surnaturellement et dans le miracle de l'autel.

Malgré l'heure avancée, les portes de l'église ne sont pas si irrévocablement closes que par un de leurs guichets elles ne laissent échapper encore quelques pénitents attardés. Faut-il entrer? — Pourquoi non? Cette initiation par le silence, le recueillement, les vacillantes clartés de la lampe du sanctuaire, aux splendeurs de la basilique, est la meilleure; ainsi la foi s'éveille et s'épanouit en nous; ainsi le génie procède dans l'incubation de son œuvre. Un chœur mélodieux, que l'on eût dit accompagné par l'orgue même de Sainte-Cécile, partait de je ne sais quel point supérieur ou souterrain, mais à coup sûr impénétrable, de l'édifice. L'un disait que c'étaient les saints de pierre dont les cantiques, suspendus tout le jour, s'exhalaient suavement la nuit, au son des luths et des cithares; c'est, disait l'autre, l'église qui respire; le troisième, plus modeste, attribuait cette musique aux répétitions prolongées de la messe du lendemain; — oui, mais encore d'où partait-elle?

Rouen, samedi 15 août.

Réveillés sous le charme, nous revolons à la cathédrale. Elle n'a rien laissé de son prestige dans ce passage périlleux des ombres à la lumière. Plus jeune d'un bon siècle que ses sœurs de Paris, d'Amiens, de Chartres, de Strasbourg, elle réalise dans son type une grandeur et une puissance inconnues aux premières décadences de son temps. Les voussures du portail sont tapissées de nids d'hirondelles qui abèchent leurs petits, et dont les ailes palpitantes suppléent aux ailes

brisées de ses anges et de ses séraphins. Enfants de saint Maurice, baptisés sur les fonts d'une cathédrale-chapelle, à nef pleine, sans bas-côtés, c'est toujours avec une admiration mêlée de surprise et d'embarras que nous voyons s'ouvrir de front devant nous trois nefs pour une. Laquelle prendre? Si la maîtresse nef l'emporte en hauteur, en hardiesse, par la superposition de ses galeries, par le rayonnement de ses vitraux, il y a, en revanche, dans le jeu des collatéraux autour d'elle, de si magiques perspectives, tant de secrets à surprendre dans le détail de leur architecture, tant d'inscriptions, de tableaux ou de statues à relever dans l'embrasure de leurs chapelles! Ainsi, errant et louvoyant, nous arrivons par bordées à la chapelle de la Vierge. Quelle sève lapidaire, quel entrecroisement touffu de rameaux et de feuillages! Quand les derniers restes des bois seront en friche, nos neveux enrichis, sevrés d'ombre, s'en viendront demander aux arceaux des temples gothiques les illusions de la forêt. Pourvu seulement que le marteau des démolisseurs auxquels nous devons tant de ruines ne rivalise pas trop énergiquement avec la cognée du bûcheron!

Cette chapelle de la Vierge contient deux tombeaux, érigés à cinquante ans l'un de l'autre, et à deux siècles environ de la voûte qui les protége. Celui de Georges d'Amboise a tout ce qui répond, — grâce, féerie, souplesse et subtilité de ciseau, — à l'âge d'or de la Renaissance. Répond-il aussi bien aux exigences d'un tombeau? Parlez-moi de cette figure drapée de son linceul, et couchée dans une si funèbre attitude! Le nom de l'auteur est un problème; on dirait Jean Cousin, si

notre pauvre et cher ami Philippe Béclard n'eût rayé ce grand nom des registres de la statuaire; il n'y a de certain que celui du héros, l'époux infortuné de Diane, Louis de Brezé, grand sénéchal et gouverneur de Normandie. Le cavalier qui le surmonte, épée aux flancs, panache en tête, contraste saisissant des grandeurs de la vie avec le néant de la mort, semble avoir posé pour Mozart, dans sa terrible scène, et n'attend pour remuer la tête que l'apostrophe de Don Juan.

La messe commença. Ce jour, fête de l'Assomption, l'archevêque officiait. Le souvenir de Prétextat, son devancier de quatre siècles, assassiné ici, nous revint en mémoire. On y chanta une prose chère à la liturgie rouennaise, d'une allure triomphale, et la plus longue qui se puisse chanter. Plus d'une fois, dans le cours du voyage, retentira à nos oreilles cette strophe, redite en chœur par la population des fidèles, avec l'enthousiasme de ses pères :

Christus vincit,
Christus regnat,
Christus imperat.

Nous montâmes à la tour. Le vertige de sa hauteur se compliquait encore de l'ébranlement causé par la volée de toutes ses cloches. De ce point de vue la cité se débrouille. On assiste au développement de son fleuve; on voit se perdre trois rivières dans ces flots de la Seine, que la mer engloutira demain; la cime noire du clocher se nivelle, d'une rive à l'autre, avec la blanche crête de la montagne de Sainte-Catherine. Il est peu de grandes villes qui ne doivent à la confi-

guration de leur sol quelque éminence d'où l'œil plonge sur elles et les embrasse. Paris a Montmartre, Lyon a Fourvières, Nantes a Chantenay, Marseille a son rocher de Montmayor, Rouen a Sainte-Catherine. Elles ont toutes, elles avaient, du moins, dans le clocher de leurs cathédrales, un point de vue plus central, plus homogène, et d'où le regard ne s'abattait point sur leurs toits sans s'imprégner involontairement de leurs traditions et de leurs croyances. A ce foyer supérieur, la ville chrétienne s'illuminait dans ses profondeurs les plus sombres. Son cœur tout entier battait là.

C'est aussi, il faut le dire, du haut du clocher que se dénombreront les blessures portées à la physionomie du passé par l'esprit de la civilisation moderne. Point de cité qui n'y passe (à cela près d'une seulement, que je me garderais bien de nommer, de peur que la tyrannie de l'opinion ne la traduisît devant le génie du siècle, et ne la forçât à emboiter le pas des autres). Hier, du pied des maisons, à la chûte du jour, nous ne soupçonnions rien de ce que nous avisons d'ici. Les souvenirs de trente ans du voyageur aîné se déroutent. Perdez un ami de vue trente ans, et le retrouvez : ses cheveux auront blanchi, les rides creuseront son front, le temps, en aggravant ses traits, pèsera sur sa marche alourdie; l'impression sera triste, et vous ne la ressentirez pas sans la produire au même degré vous-même. — Repassez dans une ville après trente ans : ses rides sont effacées, ses traits sont rajeunis; elle sourit et se dilate avec une expression de juvénilité inconnue à ses patriarcales allures de jadis. L'impression, cette fois, devrait être gaie; elle est triste, plus triste encore

que la première. C'est que la pire vieillesse, pour une ville, c'est celle-là; qu'il nous faut un passé plus sérieux et plus imposant que celui que nous nous donnons à nous-mêmes; que nos villes le contenaient, et que nos générations éphémères s'appuyaient aux vieux murs des civilisations disparues, avec confiance et dignité. Il y a des inversions qu'on ne peut impunément commettre; les villes étaient nos mères, et ne sauraient devenir nos filles sans que nos petits enfants ne se moquent bientôt de nous.

Cette application de la hache de Robespierre à la régénération matérielle des cités est la dernière inconséquence dans laquelle les honnêtes gens puissent tomber. On dirait que la terreur se résume aujourd'hui pour eux dans le groupe *exalté* et *visionnaire* des artistes. Ils ne savent donc rien de la solidarité qui régit toutes les expressions d'une même pensée? Que si la société n'a pu impunément briser, dans une heure de vertige, et sous l'inspiration de quelques sanglants pédagogues, la ligne de ses traditions séculaires, si ce fut folie à elle de les renier, s'il est reconnu que tout marche et se déroule avec majesté sous le sceptre de la Providence, pourquoi donc procéder révolutionnairement en édilité? Pourquoi surtout marquer chaque réforme du sceau de cette vulgaire et stérile unité qui exclut la variété comme la vie, dont Dieu ne s'avise guère, que nulle de ses œuvres ne reflète, et que de nos jours l'homme inventa? Allons, marchons, croissons, mais dans le mouvement qui nous est propre, avec l'instinct de nos sources et la fierté de nos souvenirs. Dans ce travail de lente et paisible évolution dont

la nature offre l'exemple, la ville en plaine ne procédera pas comme sur le versant d'un coteau, ni celle qu'un fleuve arrose comme celle que ronge la mer, ni celle qui récolte et produit comme celle qui forge et fabrique. Toutes, elles comprendront aussi qu'autour de chaque monument il y a comme une zône architecturale à maintenir, et que cette projection sur les quartiers qui en relèvent est une loi de convenance et une garantie d'effet. Elles ne détruiront rien de ce qui peut innocemment survivre, elles ne masqueront rien de ce qui doit légitimement surgir. Leurs préoccupations hygiéniques ne seront pas dédaigneuses de la respiration de l'esprit, inséparable de celle du corps. Elles laisseront se jouer autour d'un arbre séculaire ou d'un pan de mur inoffensif le surplus de cet air si abondamment distribué dans les rues et les places élargies. Que l'on ne s'y trompe pas : l'ennui populaire est un mal que ne dissipent ni trains de plaisir, ni fêtes de charité, ni représentations publiques; la cause de cet ennui est aussi profonde que visible; mais avant que les gouvernements y avisent, les communes feront bien de leur préparer la voie, en rattachant la population au sol natal par mieux que des trottoirs et des squares, par des motifs nés de la combinaison des grands aspects monumentaux avec la physionomie du paysage.

L'esprit municipal, en s'abdiquant peu à peu, a laissé prévaloir le poncif sur les inspirations indigènes. Il serait temps de sortir de l'idéal géométrique où se résument à la fois le style, le caractère, le sentiment et l'imagination de la voirie. — Sublime tâche, et digne de Philibert ou de Palladio, que la restauration

d'une ville selon son type, et dans les conditions que nous venons d'énumérer. Il serait à souhaiter que l'artiste chez lequel les facultés vives du peintre s'uniraient à la profonde intelligence de l'architecte fût enfant de la ville, dont il respirerait tout l'honneur et toute la gloire. Celui-là n'eût pas mis ou laissé mettre le marteau à cette maison de Corneille, sur laquelle eussent dû se jalonner toutes les autres.

Corneille a sa statue par David, sur un pont de la Seine. Le bronze lui sied bien, comme à Racine le marbre, comme le plâtre aux dramaturges de nos jours. On le reconnaît de partout; l'héroïsme du Cid et l'enthousiasme de Polyeucte unis à la fierté de Nicomède, c'est tout lui.

David encore a sculpté sur l'Hôtel des Douanes, à deux pas du *Mercure* de Coustou, les deux bas-reliefs de la *Navigation* et du *Commerce*. L'idée de soulever, par la main de la *Navigation*, le voile qui enveloppait l'un de nos hémisphères, ne fût jamais sortie de la tête de Coustou, la France ayant alors pour roi Louis XIV, et pour reine l'allégorie selon Boileau. Dans le passage du type à la personne, et de l'attribut à l'action, il n'y a rien moins qu'une révolution tout entière.

Si David eût conçu la statue de Boïeldieu érigée sur le quai de la ville, elle serait autre. Du premier coup le compositeur se révèlerait. Vous le reconnaîtriez à de plus évidents caractères qu'aux portées musicales dont son manuscrit est rayé. *Incessu patuisset...* Entre l'homme qui regarde, l'homme qui écoute, celui qui pense, celui qui rêve, qui compte, invente, commande, agit, il y a des différences aussi délicates que pro-

fondes, que le monde ignorait, mais qu'il reconnaît tout à coup sur la foi de l'art et du génie.

Et Jeanne d'Arc? Jeanne d'Arc, trahie par Charles VII, et brûlée par Bedford, travestie par Schiller, après avoir été défigurée par Chapelain, et déshonorée par Voltaire, qui la ressuscitera sur la pierre de son bûcher? non dans cette forme creuse qui pose en mannequin devant nous, comme une injure de plus à sa mémoire, mais dans quelque suave, mystique et radieuse figure où l'imagination légendaire du hameau se combine avec l'exaltation de la patrie?

Cette préoccupation des hautes destinées de l'art, inséparable du souvenir de la Pucelle, nous accompagna jusqu'à l'hôtel du Bourgtheroulde. L'artiste ingénieux qui en illustra les dehors n'était soucieux ni d'enseigner, ni d'émouvoir. Reproduire aux yeux, dans une série de panneaux, ici les charmes de la vie pastorale ou rustique, là le faste des royales entrevues et des cortéges de souverain a été son seul but. Il s'en est acquitté avec ce raffinement de style et ce sensualisme d'effet qui est l'écueil de la Renaissance.

En ces temps, la sculpture passait, sans déroger, d'un mausolée de Saint-Denis à la décoration du Carnavalet ou du Bourgtheroulde. Elle n'a plus aujourd'hui cette souplesse d'application; en se spécialisant elle se morcelle et se resserre. Sans les gouvernements, dont les faveurs lui sont une gêne, et qui, de temps à autre, lui jettent des marbres à ronger, adieu la sculpture. Sous la Renaissance, elle avait les riches et les grands, qui ne pouvaient s'en passer, et s'honoraient d'elle. — Remontez plus haut : vous la verrez, sociale par es-

sence, intervenir partout, chez les peuples comme chez les rois, se mêler à tout, changer de nom avec la forme et la matière, depuis le pignon sur rue, dont elle a ciselé les rinceaux, jusqu'aux chenets forgés, jusqu'aux salières modelées par elle.

Nous marchions au hasard dans les méandres de la ville, sans autres guides que nous-mêmes. Dieu sait lesquels! Une tour, émergeant d'un pâté de maisons, montre en l'air sa couronne dentelée. C'est bien cette *tour de beurre* de Notre-Dame que nous savons. Mais, chose étrange! la tour du nord de Notre-Dame avait un siècle de plus que l'autre, elle était pointue... Or, point du tout; voici que celle qui se dégage est à couronne dentelée comme la première, et lui ferait volontiers pendant. — Cette Notre-Dame n'était autre chose que Saint-Ouen. Nous n'étions pas accoutumés à rencontrer deux cathédrales dans une même ville. Une rareté d'autre sorte qu'elles présentent toutes deux, c'est, dans les proportions grandioses du XIIIe siècle, la riche et délicate contexture du siècle suivant.

En plongeant dans le bénitier, nos mains troublent l'onde où se mire, — hasard ou disposition expresse, — l'intérieur de l'église avec ses voûtes, ses chapelles, ses colonnades et ses vitraux. Son reflet dans cette tempête produit un jeu de formes et de couleurs impossible à décrire; les colonnes s'entrecoupent, les vitraux se déplacent; l'église tremble et tressaille avec un trouble accru encore par le recueillement de ses mystères; on la dirait fouettée par l'aile de quelque ange exterminateur. Nous levons les yeux. De l'image troublée nous passons avec ravissement à la réalité calme

et sereine... Réalité? Non. Ce mot ne va pas à l'idéal d'une œuvre qui ne se toise ni ne se mesure, et dont les matériaux eux-mêmes, unifiés par la forme, ont été purifiés par l'esprit. L'architecte de génie, à l'inspiration duquel les pierres de Saint-Ouen obéirent pendant deux siècles, s'est fait représenter sur son tombeau de la chapelle de sainte Agnès, un compas à la main. O humilité! un compas au lieu d'une lyre!

Quand, après Notre-Dame on a vu Saint-Ouen, puis Saint-Maclou après Notre-Dame, on vise à plus haut dans l'ordre des temps, et les prodigalités ogivales font aspirer à l'austérité du plein cintre. — Patience! La Normandie n'est pas fille de Guillaume pour rien. L'heure approche où la puissance romane pèsera sur nos poitrines, où, de la baie cintrée de quelque tour, nos regards convoiteront avidement la cime d'une flèche gothique. En attendant, l'on peut s'aller retremper dans la crypte de Saint-Gervais, aux sources de la primitive église, et, cette soif calmée, se délecter sans réserve aux verrières de Saint-Vincent, de Saint-Patrice et de Saint-Godard.

Elles sont splendides, à coup sûr, fières de dessin, magiques d'effet, et d'une couleur à réchauffer les plus froides palettes... Que voulez-vous? Les vitraux du XII^e^ siècle au soleil desquels nos premiers regards se sont ouverts, cette *Vie de la sainte Vierge*, cette *Légende de sainte Catherine*, foi, extase, harmonie, tout, jusqu'à la génération féconde des formes circulaires où s'encadrent leurs scènes, jusqu'aux fleurs de leurs orles et de leurs rinceaux, tout parfumés de l'arome des litanies; ces vitraux-là nous créent des souvenirs

auxquels ni la science, ni l'éclat des âges postérieurs ne peuvent atteindre.

Mais, en revanche, de ce tuf perméable dont nos monuments sont construits à cette pierre de Rouen, d'un grain si dur, si fin, qui n'a rien à reprocher au temps des injures qu'elle a subies, quelle distance! Avec quelle plénitude ont dû se développer ici trois phases d'une architecture croissante en richesse et en légèreté! Cette pierre n'a rien refusé aux exigences d'un ciseau qui s'est joué de l'impossible dans la décoration extérieure du palais de l'Echiquier sous Louis XII. Le bois s'en est ému ; il a visiblement lutté de souplesse et de ferme ductilité avec elle dans les caissons de chêne dont le plafond de la grande salle du Parlement est rehaussé. La Cour d'assises est là ; que de fois l'accusé, dans les anxiétés du verdict, clouant son œil à ce plafond, comme pour y lire ses destinées, en a suivi les motifs et pressé de sa pensée les plus subtils enroulements!

L'aile qui manquait à l'édifice vient d'être récemment et habilement exécutée. Aucuns prétendent qu'après des siècles révolus la prescription s'établit à l'égard des monuments inachevés; qu'il n'y faut plus toucher; que la sanction des années leur confère un équilibre supérieur à nos additions postiches; que tel semblait complet qui paraît boiter aujourd'hui. Nous laissons à ces audacieux la responsabilité de leurs doctrines.

La salle des *Pas perdus* eut pour première affectation les affaires de la Bourse qui se traitaient jadis ni plus ni moins que dans la cathédrale. Bien que les

affaires fussent calmes, les spéculations modérées, et que la sainteté du lieu tînt en laisse les agioteurs, il faut convenir que la place était mal choisie. Il faut convenir en outre que cette même verge qui sévit contre les vendeurs du temple de Jérusalem, aurait à fonctionner de nos jours, même à la Bourse.

Une cloche qui n'est plus celle de Georges d'Amboise, mais devant laquelle s'inclinent encore toutes les cloches de Rouen, sonna vêpres; en dignes paroissiens de Notre-Dame, nous nous rendîmes à l'appel. Durant le prône, un peu long, début exubérant d'une sève jeune et généreuse, l'un de nous, croyant s'esquiver par une porte latérale, poussa le bouton, et ouvrit : — une chambre en tambour; sur un relais un chapeau galonné à plumes, une canne à pomme d'argent, à galon de même; dans un coin, sur une chaise, en grand uniforme, assis et découpant un jambon sur ses genoux, le plus ventru et le plus normand des trois suisses de la cathédrale. Le brave homme, inquiété, grommela entre ses dents de l'air d'un dogue dont on convoite la pitance. Il allait mordre, quand l'intrus, revenu de son trouble, referma la porte sur lui et se sauva.

Pour qui veut s'attrister en s'extasiant, rien de meilleur que le musée d'antiquités. Là se retrouve, mais en fragments et en débris, le Rouen véritable dont celui qui nous émerveille encore n'est qu'une ombre. De cette nécropole s'exhale je ne sais quelle odeur sinistre de destruction et d'anéantissement qui vous entête. Il vous prend des envies que le passé revienne, envies absurdes, aussi incompatibles avec les nécessités actuelles qu'avec l'état de ces restes dont la pous-

sière agit sur vous. Si archéologue que l'on soit, l'observation n'est pas tout l'homme; ce qui a tant vécu ne saurait se révéler à lui sans remuer du même coup mille fibres dont il ne se rend maître qu'à force de science et de temps. Il est si dur, il est si triste de résister à ce passé qui vous tend les bras, et qui veut rallumer sa flamme éteinte à votre souffle! « Marche, marche! En avant, en avant! » C'est le salut comme l'épreuve de nos destinées. Il faut rendre d'ailleurs aux musées d'antiquités cette justice qu'ils ne sont pas sans influence sur le renouvellement rapide des cités. Aux pleureurs du passé les démolisseurs souriants ont une réponse toujours prête : « Consolez-vous, vous les retrouverez là-bas! »

Grâce à l'éclectisme que nous avons sucé avec le lait, les musées de peinture nous procurent généralement un plaisir sans mélange de regrets ni de tristesse. Et pourtant si nous étions aux temps, si nous avions l'exquise et chatouilleuse organisation des sociétés de la Grèce et de l'Italie, quel agacement nous causerait cette cacophonie de sujets, d'écoles, d'époques, compliquée du conflit des croyances et de l'antagonisme des principes? Une juxta-position de toiles et de panneaux exilés de leurs sphères, frustrés de leur affectation, dénués des sympathies religieuses ou populaires à l'ombre ou sous le feu desquelles ils sont nés; à tous un même point de vue, une même perspective, qu'ils soient grands, qu'ils soient petits, à clair obscur, à teintes plates, depuis les angéliques sérénités du Fiesole jusqu'aux vertigineuses profondeurs de Rembrandt; telles sont les impressions que devrait éveiller en nous

l'aspect d'un musée de peinture. L'idée seule d'un tableau, meuble par destination, conçu, rendu en dehors de toute solidarité locale ou réelle, est une abstraction qui ne saurait passer que par la tête d'une société en souffrance. Il y a dans l'art une foule d'harmonies dont le sens est perdu, et dont les artistes étaient si intimement pénétrés, que si Dante leur eût assigné une place en son poëme, il nous les eût montrés, préoccupés sans relâche des migrations et des vicissitudes de leurs œuvres ici-bas. Les sculpteurs en cela ne seraient point séparés des peintres. Témoin le monument de Bonchamps, par David, modèle en plâtre, placé en pleine lumière et avec tous les honneurs souhaitables à l'entrée du musée de sculpture et de peinture de Rouen. Pour qui a vu Bonchamps à sa vraie place, au fond de cette église de Saint-Florent où l'écho de six mille prisonniers redit ses dernières paroles, quelle distance ! L'œuvre se survit, l'effet n'est plus. — Il y aurait toutefois pour le modèle du Bonchamps une destination naturelle, et qui serait a la destination suprême ce que le précieux plâtre est au marbre de Saint-Florent. Interrogez les plâtres de la *galerie David*, ils répondront.

Mais trêve d'exigences ! Nés trop loin et venus si tard, restons ce que nous sommes, un peu de ces bourgeois que nous toisons de nos hauteurs de poètes et d'artistes. N'aspirons ni au goût de cette marchande d'herbes d'Athènes qui surprit sur les lèvres de Démosthènes l'accent du faubourg natal, ni à la sensibilité de ce peuple de Florence qui promena en triomphe par les rues la *Madone* de Cimabue. Résignons-nous, et

jouissons! Que si, en face de quelques toiles, s'éveillent en nous des regrets, transformons-les en souvenirs; faisons de ces souvenirs eux-mêmes une illusion. Réglons les perspectives, rectifions les points de vue; évoquons le prestige des origines enfouies ou des accessoires supprimés; en un mot, tirons de notre humble escarcelle de quoi suffire aux besoins de la situation.

Jouvenet brille à Rouen comme Rubens à Malines. On y apprécie mieux qu'ailleurs toute la force de pinceau, toute la vaillance d'atelier que ce peintre de talent, non de génie, dépensa à des œuvres dépourvues d'harmonie, et où le feu intérieur manquait. A deux pas de lui, naïf, et sans composition apparente, Ruisdaël vous remue plus avec les vergues d'un moulin sommeillant dans les profondeurs de la lande, que lui, avec sa prodigalité fiévreuse de gestes et de mouvements humains. Il créait sans le savoir, et c'est ce qui l'a fait si grand; il ouvrait les yeux, et regardait avec son âme. — On cherche vainement un portrait du poète rouennais par le peintre des Andelys; celui qu'on retrouve est, hélas! par Philippe de Champaigne. — Un vieux tableau flamand, d'une élévation de style et d'un charme d'expression rare, entretient la discorde dans le camp des amateurs. Il s'agirait d'Hemmeling, dont la paternité, affirmée par les uns, déniée par les autres, a pour ferme champion le conservateur du musée. — Eh! qu'importe, pourvu qu'il soit beau! — Oh! que non pas! Un nom est mieux qu'un nom, c'est la tradition, c'est la gloire; c'est le reflet, par exemple, sur le chef-d'œuvre de Rouen, de tous ceux du maître de

Bruges. — Un élève de Van-Dyck, Lely, a représenté dans un même cadre la reine Marie-Henriette et ses enfants. La touche d'Anvers se décèle sous cette fleur d'épiderme qui est le secret de l'école anglaise depuis Lely jusqu'à Lawrence; comme aussi l'on voit couler le sang d'Henri IV sous les traits plus impressionnables et plus tendres de l'héroïne de Bossuet. Tous les grands coups de pinceau du peintre de la Providence, et « le puits de l'abîme, » et « les escadrons invisibles des Anges, » et « Dieu la prenant sur ses ailes, » et « les flots qui se courbent sous la dominatrice des mers, » s'ajoutent à l'auguste figure et la complètent.

Au retour, dans une salle aérée et spacieuse, une vaste composition nous saisit; elle éveille chez l'un de nous de lointaines réminiscences; la justice de Trajan :

> Une femme était là, de douleur insensée!
> S'efforçant d'arrêter la marche commencée :
> Autour de l'Empereur s'agitaient les drapeaux,
> Et la terre tremblait sous les pieds des chevaux.

Il y a des poètes en prose, il y a des poètes en vers. Autant des peintres; impossible de se méprendre sur l'idiome de celui-ci. Ces insignes, ces faisceaux, cette radieuse sonorité de l'air, tout frémissant de fanfares et de trompettes; cette femme à genoux, barrant, de ses deux bras en croix, la marche de l'empereur avec une énergie souveraine; ce cheval à demi humain qui, tournant ses grands yeux vers son maître, semble lui dire : « Je ne saurais; » César impatient, étonné de cette force qui e subjugue, et sur le front duquel passe comme un

rayon chrétien; tout cela fait battre le cœur d'une émotion étrange. On rêve ainsi. Cette toile pathétique où la fougue de Rubens, unie à la magie de Rembrandt, se rehausse d'un accent moderne et français tout ensemble, est signée : *Eugène Delacroix.*

V. Pavie.

DU SON DES INSTRUMENTS

ET DE SON INFLUENCE

sur

LES COMPOSITIONS QU'ON LEUR DESTINE

Vous m'accuserez peut-être de venir vous entretenir d'un bien petit détail; mais, quand vous aurez compris quelle influence ce détail peut avoir sur plusieurs conditions importantes de l'art musical, vous ne m'en voudrez plus, je l'espère, de vous avoir demandé à ce sujet quelques minutes d'attention.

Parmi les instruments à vent soumis, lors de la dernière exposition angevine, à l'appréciation du jury, se trouvaient deux hautbois dus à un facteur de notre ville, M. Lefèvre. Le rapport contenait, à l'égard de ces instruments, la mention suivante :

« Il a été appris au Jury que les hautbois de ce facteur avaient le grand mérite de conserver intacte cette largeur du son qui n'est pas la dureté et qui, dans les

orchestres surtout, rend si puissant l'effet produit par cet instrument. On n'ignore pas, en effet, que, voulant, avant tout, donner au hautbois une plus grande facilité d'exécution, quelques facteurs ont diminué sa perce et altéré son caractère, altération peu sensible quand cet instrument joue sans le voisinage d'autres instruments à vent, mais très-regrettable dès qu'il est employé dans un orchestre, où l'affaiblissement de son timbre se fait facilement remarquer. Ayant, il y a plus de 25 ans, à Nantes, pris avec un soin extrême toutes les dimensions du hautbois de Delusse appartenant au célèbre Vogt, M. Lefèvre a organisé sa fabrication de manière à reproduire fidèlement les proportions de ce modèle. Ses hautbois prouvent que cet exemple n'est pas oublié par lui et, chaque jour, un des instruments sortis de ses mains fait apprécier au théâtre ou dans les concerts de notre ville la valeur de l'indication que son zèle intelligent a recueillie. »

Par suite de cette amélioration, ou, si l'on veut, de ce retour à des proportions consacrées par le succès, mérite auquel il faut joindre celui, non moins grand, d'un système de clefs devant assurer à tous les instruments à vent une justesse parfaite en leur permettant d'exécuter un certain nombre de trilles impossibles jusqu'à ce jour, M. Lefèvre reçut une médaille d'argent.

Nous n'aurions rien à ajouter s'il s'agissait uniquement, dans ces soins pris pour maintenir une bonne sonorité, du plaisir plus ou moins grand réservé à ceux par qui ou devant qui ces instruments seront mis en usage. Mais, il faut aller plus loin et se demander si

toute altération dans le timbre des instruments de musique ne doit pas amener une modification, lente quelquefois, peu sensible peut-être, mais, pourtant, réelle, dans le style des compositions que ces instruments auront mission d'interpréter.

Pour vous mieux mettre à même de saisir notre pensée, laissez-nous, Messieurs, faire une courte réflexion.

Quoiqu'il soit périlleux de parler des oiseaux de notre pays après les observations si remplies d'intérêt et de charme que deux de nos concitoyens, M. Charles Giraud et M. l'abbé Vincelot, ont publiées sur ce gracieux sujet, laissez-nous faire un appel au souvenir de tous à l'égard de deux des voix figurant dans les concerts que nous donne chaque jour la généreuse Providence. Qui ne s'est plu et égayé au chant de la fauvette? Qui n'a admiré le chant du rossignol, de ce passager que sa voix brillante et soutenue, l'éclat de ses trilles, l'éloquence de ses plaintes doivent faire considérer comme le premier des solistes et dont le nom est devenu le plus grand éloge qu'on puisse adresser à tous les chanteurs du monde?

Eh! bien, supposez que par le croisement, par l'éducation, par une circonstance quelconque, l'organe du premier de ces oiseaux vienne à être modifié, à recevoir plus de largeur et de puissance : qu'au contraire les mêmes causes fassent perdre à la voix du second une partie de sa force et de son ampleur, dût-il y gagner une légèreté plus grande encore. En ce cas, n'en doutez pas, le caractère des accents de chacun d'eux, la forme de leurs traits, de leurs mélodies, se

modifieront aussi. Ils ne diront plus les mêmes choses parce qu'ils n'auront plus les mêmes moyens pour les dire. Nous donnons là une affirmation qui, il est vrai, repose sur une pure hypothèse et n'est pas fondée sur l'expérience; mais, la moindre réflexion sur l'harmonie constante entre les instincts des êtres créés et les ressources que la Providence leur a départies, suffit, croyons-nous, pour l'autoriser pleinement.

Si des voix naturelles que la bonté de Dieu fait chanter autour de nous, nous portons notre pensée sur les voix artificielles créées par l'homme, sur les instruments, nous arriverons également et nécessairement à croire qu'une modification dans leur timbre doit amener peu à peu une modification dans les mélodies qu'on leur destine. Avant d'essayer de nous entendre sur les nuances, mettons-nous d'accord sur un point incontestable.

On ne niera pas que les divers instruments aient chacun un caractère et une portée fort dissemblables. Pour n'en citer que quelques-uns, le violon, si riche, si puissant, se prête à tous les styles et peut parler tous les langages; le violoncelle est fait pour les chants nobles ou tristes et porte, dans la grâce même, une certaine gravité : la flûte dit les caprices brillants, les mélodies douces et légères : le hautbois se plaît aux accents tendres et aux champêtres refrains. Si au lieu de poésie chantée, il s'agissait ici de poésie rimée, nous dirions que le vaste domaine de l'ode appartient au premier des instruments que nous venons de nommer, tandis que le second personnifie l'élégie et les deux derniers l'idylle, ce que, du reste, dans son *Art poétique*,

Boileau a fait clairement entendre. Or, que penserait-on d'un compositeur qui, ne tenant aucun compte des timbres et des caractères, écrirait pour la flûte des chants soutenus et sévères, tandis qu'il confierait au violencelle des airs brillants et légers semblant attendre l'accompagnement du tambourin provençal? *Risum teneatis...* car ici, le contre-sens saute aux yeux de tous.

Sans vouloir, croyez-le bien, insister sur d'aussi choquantes disparates, nous ne craignons pas de dire que ce qui est vrai dans l'ensemble est également vrai dans les détails. Qu'un facteur, par exemple, parvienne à doter la flûte d'un son large et nerveux : il est clair que, bientôt, les artistes écrivant pour cet instrument donneront plus d'ampleur à leurs mélodies et rechercheront moins le gazouillement des traits. Si un autre luthier avait l'audace coupable de modifier la sonorité si excellente du violon, on en viendrait peu à peu à délaisser, pour cet instrument, les grandes œuvres qu'ont écrites Viotti, Kreutzer et Baillot. Pour ne plus nommer que le hautbois, il est certain que depuis Vogt, dont l'admirable son et l'articulation puissante ont fait applaudir pendant plus de 20 ans les variations classiques et pleines d'éclat de la romance de *Joseph*, de *Léocadie*, de *Plaisir d'Amour* et de l'air anglais : *Home, sweet home!* — Depuis Brod qui, se préoccupant davantage peut-être du caractère spécial de l'instrument, a marqué, croyons-nous, dans son admirable *Savoyarde*, le juste point où peut atteindre le style élégant et gracieux qui convient à cette voix, les morceaux écrits par les nouveaux artistes ont de plus en plus aban-

donné les chants larges pour rechercher le brillant et la légèreté. Plusieurs de leurs compositions semblent avoir été écrites pour la flûte au doigté alerte et aux mélodies sans consistance.

Que s'est-il donc passé? — Allez écouter les orchestres de Paris. Voyez combien, dans la plupart d'entr'eux, les rentrées de hautbois, quoique dites par des artistes d'un vrai talent, sont faibles, maigres et sans relief! Aurait-on jamais parlé du solo de la *Caravane* et de l'entr'acte de *Robert-le-Diable*, si Vogt les avait exécutés avec un son aussi pauvre?... Mais on n'est pas toujours à l'orchestre, et comme, isolé, dans les salons, l'instrument ainsi modifié produit encore un effet suffisant et peut aborder certains trilles, certains traits auparavant invincibles, bien des exécutants, et des plus habiles, se laissent prendre à cet attrait.

Est-ce un progrès? Au point de vue des succès que l'instrument doit obtenir, on a le droit d'en douter, en voyant surtout que, depuis quelques années, le nom des hautboïstes devient de plus en plus rare sur le programme des concerts de Paris. Mais, pour le passé, qui ne voit que le calcul des compositeurs se trouve en partie trompé et que l'affaiblissement de l'un des timbres importants sur lesquels ils ont compté en traçant leur orchestre, porte nécessairement atteinte aux proportions sonores de leur symphonie? Si, en effet, il s'agit d'un accord auquel prennent part les instruments à vent, cet accord ne reçoit plus à un degré suffisant le mordant que le hautbois devait lui donner. S'il s'agit d'un trait dit tour à tour par le hautbois et un autre instrument, comme cela se présente, par

exemple, dans les ouvertures du *Barbier*, de l'*Italienne à Alger* et, surtout, de la *Muette*, il y aura une disparate complète entre la puissance de son des deux interlocuteurs. Nous avons pu, nous même, en entendant cette dernière ouverture, constater, à l'Opéra, cette différence fâcheuse qui, il y a 30 ans, n'eût certes pas existé.

Soit donc que l'on se préoccupe de maintenir, pour le hautbois, le style dont nos premiers artistes ont donné l'exemple, soit que l'on songe au fâcheux effet, dans un orchestre, d'un instrument ne répondant plus complétement à l'attente, réalisée jusques là, des divers compositeurs, on comprend que l'œuvre de M. Lefèvre mérite encouragement et qu'elle a justement trouvé sa récompense.

Nous souhaitons que ce progrès soit connu, espérant que nos premiers facteurs, à la tête desquels se place, à Paris, M. Triebert, l'accueilleront et y ajouteront encore.

E. Lachèse.

DE QUELQUES

INSTITUTIONS MILITAIRES

CHEZ LES ROMAINS

Il y a plusieurs mois déjà, M. le capitaine Masquelez, bibliothécaire de l'École de Saint-Cyr, membre correspondant de notre Société, publiait un ouvrage, remarquable à tous égards, sur les institutions militaires des Romains [1]. Il nous en a fait aussitôt hommage et vous avez bien voulu le renvoyer à mon examen. Ce volume, Messieurs, ne pouvait en effet passer inaperçu. Fruit de longues et patientes recherches, éclairées et dirigées par les connaissances pratiques les plus complètes, il jette un grand jour sur toute l'organisation militaire des Romains et sera d'un puissant secours à ceux qui voudront étudier l'histoire du peuple-roi, ou des monuments témoins de ses combats et trop souvent de ses victoires.

[1] *Etude sur la castramétation des Romains et sur leurs institutions militaires.* Un vol. in-8°, Paris, 1864.

Pour vous faire comprendre tout le mérite de l'œuvre de M. Masquelez, je crois ne pouvoir mieux faire que d'en parcourir quelques chapitres et d'étudier ainsi avec vous quelques points de cette magnifique organisation.

Chez les Romains, l'art de la guerre était l'objet d'une préoccupation incessante : les rares loisirs de la paix étaient consacrés à l'étude de tous les détails des opérations militaires et à l'instruction des troupes : celles-ci observaient la même discipline qu'en présence de l'ennemi, faisaient de longues marches avec d'énormes charges d'armes, de pieux et de vivres, établissaient des camps, en changeaient souvent, creusaient des fossés, élevaient des parapets et enfin, sous la conduite d'hommes expérimentés, se formaient à tous les exercices de la guerre. Ils étaient donc toujours prêts à entrer en campagne, et quand l'ordre leur en était donné, loin d'en être surpris, ils se sentaient confiants et forts. La discipline rigoureuse à laquelle ils étaient habitués tempérait leur ardeur, empêchait qu'ils commissent ces imprudences si funestes à la guerre et laissaient à leurs généraux toute la liberté d'esprit nécessaire pour combiner leurs opérations. Ceux-ci attendaient donc patiemment le moment opportun, certains qu'ils étaient que, quand il serait venu, ils pourraient demander à leurs soldats tout ce qui serait humainement possible. On pourrait citer bien des circonstances où ces généraux préférèrent laisser échapper une occasion qui semblait favorable, parce qu'ils n'y voyaient pas une garantie absolue du succès et ne voulaient rien exposer aux hasards de la fortune. Si pourtant un revers venait

à frapper les Romains, ils ne renonçaient pas à la lutte, envoyaient à l'ennemi une nouvelle armée et se hâtaient d'en organiser une troisième pour le cas où elle serait nécessaire : jamais de désespoir, jamais de désordre ; tout se faisait avec calme, avec méthode, suivant les règles prescrites.

En temps de paix, les camps étaient le foyer de la discipline et l'école de la guerre : en temps de guerre ils étaient la meilleure ressource et le plus puissant moyen de salut. Aussi, tout ce qui les concernait était-il l'objet d'une étude à laquelle on attachait une grande importance, et constituait une véritable science comprenant leur tracé, leur défense, le choix des emplacements suivant les circonstances, l'installation des troupes, la distribution des travailleurs pour les retranchements, la disposition de ceux-ci ainsi que leur confection dans le moins de temps et dans les meilleures conditions possibles.

Lorsque, dans le courant d'une campagne, il devenait nécessaire de changer le plan des opérations, on pouvait séjourner sans inconvénient dans ces camps si bien retranchés, et là, méprisant les insultes de l'ennemi, discuter en toute sécurité les nouvelles combinaisons à adopter. Celui qui sut tirer de cet avantage le meilleur parti, fut bien certainement cet illustre général qui, en gagnant du temps, sauva la république fort compromise par la témérité de ceux qui commandaient avant lui.

Dédaignant le moyen habituellement employé pour vaincre un ennemi, c'est-à-dire marcher à lui et risquer une bataille dont le succès est presque toujours

douteux, il préféra en employer un autre, temporiser, et apprit aux Romains à triompher sans rien risquer ou rien compromettre. C'est de cette époque que datent, pour les Romains, les perfectionnements apportés dans l'établissement de leurs camps : ils adoptent l'habitude de leur donner toujours la même forme, les mêmes dimensions.

Les Romains, sans négliger les positions naturellement favorables, tenaient seulement à pouvoir régulièrement établir leur camp. Si cette régularité ne pouvait être obtenue sur les éminences placées à leur portée, ils n'hésitaient pas à camper en plaine, certains qu'ils étaient de se mettre, par leurs travaux, à l'abri de toute insulte de l'ennemi. Ils prouvèrent souvent qu'ils avaient bien raison d'agir ainsi. En effet, délivrés de toute préoccupation sur le choix des positions à occuper, ils pouvaient poursuivre sans relâche leur ennemi, et en même temps apprenaient à leurs soldats à compter plus sur leurs propres forces et leur industrie que sur les avantages qu'ils pouvaient tirer de la configuration du sol. En un mot, au lieu de se subordonner à la nature du terrain, ils appropriaient celui-ci à leurs besoins.

Cette méthode uniforme présentait bien d'autres avantages. Il n'y avait ni fatigue supplémentaire, ni temps perdu à chercher un emplacement convenable : dès que le général avait trouvé ce qu'il faut dans tous les cas, c'est-à-dire l'eau et le bois, il pouvait faire élever les retranchements, mettre ainsi à couvert ses approvisionnements et ses blessés, hâter le moment du repos pour ses troupes et par suite les rendre plus tôt

disponibles en cas de besoin, occuper le point le plus important au point de vue stratégique, s'assurer des fourrages, ne pas s'exposer à manquer d'eau, ce qui peut arriver quand on occupe une éminence, ne pas craindre d'avoir à décamper d'urgence et peut-être dans un moment inopportun, avoir ainsi la faculté d'attendre l'occasion et le moment favorables, etc., etc. En outre, le soldat trouvait dans le camp un souvenir de la patrie : il en connaissait d'avance toutes les dispositions, toutes les rues, comme celles de sa ville natale; il savait dans quelle voie, dans quelle *striga*, dans quelle tente il pourrait se reposer, sur quel point il devait se rendre en cas d'attaque, par quelle porte il marcherait à l'ennemi : aucune erreur, aucun désordre n'était possible, tandis que cela doit avoir lieu nécessairement dans un camp irrégulier; tous les mouvements s'exécutaient sans hésitation, rapidement et régulièrement.

Ces dispositions furent conservées avec soin et rigoureusement exécutées pendant bien des siècles comme s'il se fût agi d'une loi perpétuelle et immuable; et pourtant l'expérience d'hommes éclairés faisait réaliser successivement des changements notables dans les autres parties de l'art militaire. On donnait toujours le même emplacement au prætorium, au questorium, aux tentes des tribuns et des autres chefs; on exécutait les mêmes retranchements, on conservait les mêmes dénominations, quoique la raison d'être de celles-ci n'existât plus. C'est qu'on voulait que tout ce qui se rattachait à la discipline militaire fût gardé avec un soin aussi religieux que la constitution même de la patrie.

Ce respect pour l'ordre établi, ce caractère sacré et inviolable qu'ils attribuaient à la loi, sera l'éternel honneur des Romains qu'aucun autre peuple n'a égalé sur ce point si important. Aucune modification n'était adoptée si elle se trouvait en contradiction avec les principes posés par les ancêtres, et encore ne l'était-elle qu'après un examen long et réfléchi. Il résultait de cette règle invariable que les soldats connaissaient parfaitement tous les devoirs qui leur étaient imposés, qu'ils les acceptaient sans murmurer quelle que fût leur rigueur, et que leurs chefs en se montrant inflexibles à propos du maintien de la discipline, acquéraient plus d'autorité que de haine. Les châtiments étaient d'une grande sévérité, mais ils étaient écrits dans la loi et toujours prévus par celui qui les subissait, sans qu'il eût à craindre une mesure arbitraire.

C'est pour avoir compris qu'ils devaient s'appliquer avant tout à acquérir et à conserver cette discipline, que les Romains ont pu accomplir tant de hauts faits; toutes les autres nations les ont admirés, mais celles d'entre elles qui ont cherché à s'approprier leurs institutions n'ont pu y arriver, parce qu'il leur manquait à la fois le génie particulier de ce peuple et les principes qui ont fait sa force.

Le mode de campement des Romains était ordonné de telle sorte que le terrain nécessaire, mais celui-là seulement fût occupé; chaque portion de terrain avait son emploi déterminé.

Les portes et les angles saillants étaient munis de défenses accessoires et on y élevait souvent des tours,

de même que sur le parapet qui, en outre, était presque toujours palissadé. Le fossé était assez large pour qu'on ne pût le franchir. Sur chaque côté du rectangle se trouvait une porte : il y en avait donc quatre, nombre suffisant pour permettre facilement les sorties : une plus grande quantité d'issues eût nui à la solidité du rempart et augmenté les difficultés de la défense : deux larges voies, se coupant à angle droit, aboutissaient à ces portes et facilitaient la circulation individuelle et les mouvements des troupes. Près du point d'intersection de ces voies était dressée la tente du général qui se trouvant à portée de toutes les parties du camp, voyait tout, et occupait ainsi l'emplacement le plus convenable au point de vue de sa sûreté et de la facilité du commandement. Autour de lui étaient placés les autels, les images des dieux et les instruments des sacrifices; tout cet appareil religieux l'enfermait dans une sorte de sanctuaire, augmentant le respect déjà dû au grade dont il était revêtu, et par suite son pouvoir et sa force.

Près de lui encore se trouvaient le tribunal militaire, puis l'endroit où l'on communiquait les ordres des généraux et celui où l'on commandait le service de chaque jour. Tout ce qu'il y avait de plus solennel et de plus important se passait donc sous les yeux des dieux et du général.

Venaient ensuite les officiers les plus élevées de l'armée, les légats, les tribuns et les premiers centurions, tous respectueux conseillers de leur chef et en même temps dévoués au maintien de son autorité : ils devaient du reste être près de lui, car ils étaient les pre-

miers intermédiaires entre lui et les troupes. On plaçait aussi à proximité les troupes d'élite, les premières cohortes des légions et des alliés, ainsi que les premières turmes de cavalerie : plus tard, ce furent les cohortes prétoriennes et, en outre, les amis particuliers du prince, les primipiles des vétérans, cette troupe choisie et composée d'hommes expérimentés qui se tenaient toujours à la portée du chef de l'armée et constituaient la meilleure réserve.

La cavalerie se tenait au milieu du camp sous la protection de l'infanterie : elle ne pouvait, du reste, être employée ni à l'édification des retranchements, ni à leur garde, ni à leur défense, à moins que les circonstances ne lui permissent d'exécuter une sortie.

Ainsi organisé, le camp devenait une véritable ville où toutes les ressources étaient réunies, mais bien ordonnées et commodément placées, où tout avait le caractère de grandeur, de sagesse et de prudence du peuple romain.

Il y a quelques années, des officiers du génie à Montpellier, désireux de connaître le temps employé par les Romains pour la fortification d'un camp, firent exécuter par leurs soldats une portion de retranchement d'après les données fournies par Végèce. Nos soldats ont, tout autant que les légionnaires, l'habitude des terrassements et ils se prêtèrent à cette expérience avec leur élan et leur intelligence habituels. Le fossé était de forme triangulaire et avait 9 pieds romains de largeur sur 7 de profondeur ; le rempart avait 3 pieds et demi de hauteur et sa plate-forme 8 pieds de largeur. Un atelier composé de quatre hommes, deux pio-

cheurs, un pelleteur et un régaleur, exécuta en une heure 45 minutes le retranchement complet sur une longueur de 3 pieds romains. D'après cela, pour un camp devant contenir quatre légions, et ayant par suite 2,150 pieds sur chacune de ses faces, il eût fallu pour que le retranchement d'une face fût terminé en une heure 45 minutes, temps indiqué par Végèce, 717 ateliers de 4 hommes, ou 2,868 hommes; mais dans bien des circonstances, les travailleurs avaient besoin d'être protégés par des forces nombreuses, la plupart des corps devaient rester sous les armes, et en rapprochant les passages des auteurs, on peut adopter comme règle que le travail de terrassement était terminé en deux heures.

De nos jours, les armées campent souvent en plein air, sans autre abri que le ciel. Cette méthode, adoptée depuis les guerres de la Révolution, augmente singulièrement la rapidité des mouvements et la vigueur des opérations. Au contraire, les Romains se munissaient de bonnes tentes pour leurs expéditions.

Elles étaient en peau et devaient notablement alourdir les bagages des soldats. Ils les portaient même en Afrique. Les écrivains latins commencent à en parler à propos du siége de Veïes, et bien des siècles après, l'historien Josèphe les mentionne encore. Cet usage constant avait fait adopter l'expression *sub pellibus esse*, pour dire camper. Quelquefois les tentes étaient faites en toiles de lin ou avec des toiles de navires, mais c'était l'exception. Si par hasard les tentes venaient à manquer, on construisait des abris avec des branchages, des roseaux, etc.

Malgré ce surcroît de charge, il ne faut pas croire que l'on imposât aux soldats romains des poids exagérés. D'après quelques passages mal compris des historiens, on a cru que chacun d'eux avait à porter une réunion d'outils et d'ustensiles qui étaient tout simplement répartis entre eux comme cela se fait encore de nos jours. On a cru aussi que chacun d'eux portait un très-grand nombre de pieux, et l'on a même été jusqu'à dire qu'ils en portaient habituellement douze ; mais on n'a pas remarqué que lorsque Tite-Live mentionne ce chiffre, il ajoute que chaque soldat n'avait que cinq jours de vivres ; de plus, il s'agissait d'une marche de quelques heures, puisque l'armée de Cincinnatus, partie après le coucher du soleil, arriva à minuit à l'endroit où elle employa ses pieux, qui ne servirent qu'une seule fois. Cicéron nous fournit sur cette question un renseignement précieux, et nous pouvons d'autant mieux ajouter foi à son témoignage, que dans ce passage il emploie la forme admirative, et que, dans ce cas, on est plus porté à l'exagération qu'à la dépréciation ; il dit : « Quelle fatigue pour un soldat, quand il marche, de porter des vivres pour plus de quinze jours, et de porter outre cela son bagage et *un* pieu ! »

Végèce, après avoir dit que les Romains dans les différents exercices préparatoires qu'ils faisaient exécuter par leurs soldats, avaient soin de leur mettre entre les mains des objets plus lourds que ceux qui étaient habituellement en usage pendant la guerre, ajoute qu'il faut habituer les soldats à marcher souvent chargés d'un fardeau qu'on peut pousser jusqu'à *soixante livres*. Ce poids qui était le maximum de la charge imposée

au soldat romain pendant les exercices où on l'exagérait, doit être, à plus forte raison, considéré comme le maximum de la charge en temps de gurre. Mais on ne songe pas assez à un détail qui ne manque pas d'importance, c'est que la livre romaine était beaucoup plus faible que la nôtre ; elle était équivalente à 327 gram. 187 ; les soixante livres valaient donc 19 kil. 631.

« Or, dit M. Masquelez, nous avons vu souvent nos zouaves porter douze jours de vivres, et alors leur charge, sans compter les vêtements qu'ils avaient sur le corps, s'élevait à 37 kilog. 769. Ce poids se décompose ainsi qu'il suit :

	k.
Havre-sac Chemise de rechange Pantalon de rechange Guêtres de rechange Souliers de rechange Tabac, boite à graisse et menus objets.	6,900
Demi-couverture	1,520
Tente-abri (non mouillée), avec corde, piquets et bâton	1,900
Marmite (ou outil, ou grand bidon)	1,600
Petit bidon plein d'eau et tasse de fer battu	1,750
Viande (ration du jour)	0,300
Sucre, douze jours à 21 grammes	0,252
Café, douze jours à 16 —	0,192
Riz, douze jours à 30 —	0,360
Sel, douze jours à 16 gr., 7	0,200
A reporter	14,974

Report....	14,974
Biscuit, douze jours à 653 gram...	7,836
Vivres d'ordinaire (sucre et café), minimum	0,444
Vivres d'ordinaire (lard et oignons), minimum	1,000
Bois.....	1,000
Fusil avec baïonnette.....	4,730
Sabre avec fourreau.....	1,365
Soixante cartouches en six paquets pesant chacun 550 grammes.....	3,300
Giberne, ceinturon, porte-baïonnette, bretelle de fusil.....	1,320
Caban à capuchon (pour les zouaves).	1,800
	37,769

« Nous avons même vu les mêmes soldats porter, dans deux circonstances différentes, quinze jours de vivres, ce qui augmentait de 2 kil. 321 la charge dont nous venons de donner le détail, et portait le poids total à 40 kil. 090. Quand mon régiment, le 3e zouaves, est parti pour la Dobrutscha pendant la guerre d'Orient, nos zouaves portaient huit jours de vivres de distribution et un mois de vivres d'ordinaire, ce qui, à 479 grammes près, représente douze jours de vivres de distribution et douze jours de vivres d'ordinaire. Avec ces énormes charges, nos soldats ont fait de bien longues marches en Afrique, où elles sont plus pénibles que partout ailleurs, tant à cause du climat, qu'à cause du manque de route, des nombreux accidents de terrains, des touffes d'alpha et de diss qui couvrent le sol. Nous citerons comme exemple : 1° une marche de

vingt-trois heures sans autre repos qu'une halte de dix minutes toutes les deux heures, et une grande halte d'une heure et demie; 2° une marche de vingt-cinq heures faite dans les mêmes conditions que la précédente, mais aggravée pourtant par une course violente pendant la dernière heure; 3° une marche de dix-sept jours consécutifs dans un terrain argileux détrempé par une pluie presque continuelle. La colonne se mettait en route dès les premières lueurs du jour, et ne s'arrêtait le soir que quand l'obscurité était complète. »

Nous avons cru devoir citer en entier ce passage qui donne une idée des véritable prodiges que l'on peut obtenir des troupes françaises.

Quoiqu'ils fussent moins chargés, les Romains faisaient en général des marches moins longues que nos soldats.

Leur nourriture était à peu près égale à celle de nos troupiers; seulement, il leur manquait un corps dont l'admirable organisation rend de si immenses services aujourd'hui, celui de l'intendance militaire.

Quoi qu'il en soit, d'après Polybe, chaque fantassin romain ou allié recevait par mois à peu près les deux tiers d'un médimne attique de blé. Or, suivant M. Letronne (*Éclaircissements historiques*), la capacité du médimne était de cinquante-deux litres huit dixièmes ; le fantassin recevait donc environ trente-cinq litres de blé par mois. L'hectolitre de blé, de qualité moyenne, pesant 75 kilogrammes, le poids moyen d'un litre de blé est de 750 grammes : le poids total des trente-cinq litres était donc de 26 kil. 250, et c'est précisément la

quantité qui est allouée maintenant à chacun de nos soldats. En effet, celui-ci reçoit, par jour, 750 grammes de pain de repas et 250 grammes de pain de soupe, c'est-à-dire 30 kilogrammes de pain par mois de trente jours. Or, suivant MM. Lenormand et Millet *(Encyclopédie moderne)* le froment transformé en pain en donne une fois son poids, plus un septième : 26 kil. 250 + 26 kil. 250/7 = 30 kilogrammes. Donc la quantité de blé employée pour la nourriture du soldat français est la même que celle qu'on donnait au soldat romain ; seulement le rendement en pain est différent, par suite du perfectionnement du blutage et de la manutention.

La ration journalière de pain était égale à 1,167 grammes, mais elle n'était pas plus nourrissante que les 1,000 grammes que nous donnons à nos soldats.

On préférait généralement distribuer aux soldats romains du blé plutôt que du pain, pour éviter les frais et les difficultés de la manutention de ce dernier, et parce que sa conservation était plus facile.

Presque toujours ils se contentaient de réduire le blé en bouillie ; mais auparavant ils le faisaient griller, et le broyaient entre deux pierres.

Quand il venait à manquer dans une armée, celle-ci souffrait extrêmement. César n'en ayant plus, lorsqu'il faisait le siége de Dyrrachium, fit distribuer à ses troupes de l'orge, des légumes et de la viande. Quand les approvisionnements d'orge et les légumes furent épuisés, il employa une sorte de racine qui se trouvait en abondance dans le pays qu'il occupait ; après avoir fait sécher au feu cette racine, on la pulvérisait, et on l'hu-

mectait avec du lait. Selon Cuvier, cette racine appelée *chara* dans les *Commentaires*, était une sorte de chou sauvage qu'on trouve dans les plaines de Hongrie, et cette opinion est corroborée par un passage de Pline le Naturaliste (liv. XIX, chap. 41), où cet auteur raconte qu'au triomphe accordé à Jules César après cette guerre, les soldats rappelaient dans leurs chansons le chou sauvage qui avait servi à leur nourriture au siége de Dyrrachium.

Le soldat romain recevait, même sous la République, et outre le blé, des rations de viande quand on pouvait s'en procurer. Nous en avons la preuve dans la mention faite par Polybe d'un emplacement réservé dans le camp pour les troupeaux de l'armée, et aussi dans un passage des *Commentaires* où il est question de distribution de viande. En outre, on peut voir dans les *Ruses de guerre* de Polyen (liv. VIII, chap. XVI, § 2) que les troupes de Scipion, qui remit en vigueur tous les anciens usages, mangeaient de la viande au moins une fois par jour; enfin un passage de Frontin (liv. IV, chap. I, § 2) prouve aussi que cet aliment faisait habituellement partie de la nourriture du soldat.

Nous croyons que c'est surtout la viande de porc qui servait à l'alimentation des armées romaines, non-seulement parce que plusieurs auteurs disent que le lard faisait partie des approvisionnements militaires, mais encore parce que l'usage de cette viande était très-répandu en Italie.

Pendant bien longtemps, la seule boisson permise à l'armée fut le mélange d'eau et de vinaigre (*posca*). Ce

fut seulement sous les Empereurs que l'usage du vin commença à être toléré.

Les chevaux étaient nourris avec de l'orge et des fourrages. César étant bloqué dans son camp, près de la mer, nourrit ses chevaux avec de l'algue marine, préalablement lavée dans l'eau douce.

Mais, nous le répétons, l'organisation romaine laissait fort à désirer sous le rapport des subsistances, elle n'était pas moins défectueuse en ce qui concernait les blessés, ou plutôt elle n'existait pas. Il est vrai que les auteurs nous ont donné peu de renseignements sur ce point. Lampidius nous apprend, dans la *Vie d'Alexandre Sévère,* que des chariots étaient affectés au transport des blessés, et que ces derniers, à leur arrivée dans une ville, étaient confiés aux soins de pères de famille ou de matrones qui recevaient alors une indemnité. Gruter mentionne une épitaphe qui prouve qu'il y avait un médecin dans chaque légion. Cependant rien n'annonce que les ambulances remontent au-delà de Trajan.

Ce n'est donc pas de ce côté qu'il faut chercher la grande supériorité des Romains; c'est dans les institutions militaires proprement dites, dans l'organisation des armées, dans cet étonnant génie qui leur assurait le succès quel que fût le courage et la persévérance de leurs ennemis.

Dans cette analyse, nous n'avons pu même donner une idée du livre de M. Masquelez, nous n'avons pu le suivre dans ses explications, dans ses calculs mathématiques, d'après lesquels il montre la place que chacun occupait dans les camps, de telle sorte que l'en-

ceinte d'un de ces camps étant donnée, on puisse le rétablir avec certitude tel qu'il était quand les Romains s'y trouvaient. Nous n'avons pu également étudier la composition de chacun des corps des troupes romaines, leur organisation, leur histoire en quelque sorte. Pour tout cela nous renvoyons à l'ouvrage même de M. le capitaine Masquelez.

« Peut-être me sera-t-il permis, nous dit-il, d'exprimer le regret de ne pas voir les traductions d'ouvrages spéciaux faites par des hommes attachés à ces spécialités. Ainsi, il sera nécessairement difficile à tout homme étranger à l'art de la guerre de comprendre certains passages d'un écrivain militaire, et, d'un autre côté, s'il traduit les ouvrages de cet écrivain, il aura peine à employer les termes spéciaux et pourra commettre une erreur en traduisant une expression déterminée par une autre qu'il croira équivalente. En effet, il y a dans toutes les langues un choix d'expressions propres à chaque art en particulier, et l'on doit rendre cette justice aux anciens qu'ils employaient, en général, des termes d'une grande précision. Nous pouvons donner comme preuve de l'importance qu'ils attachaient à l'emploi rigoureux des termes de la langue militaire, le soin pris par deux tacticiens dogmatiques, Arrien et Élien, d'expliquer les termes militaires qu'ils ont employés. Nous avons aussi des fragments du vocabulaire de Modestus pour la légion et d'Ubicius pour la phalange. C'est en nous y reportant que nous avons vu, par exemple, que dans la traduction de dom Thuillier les parapets et les galeries de mines de Polybe étaient changés en fossés et en parallèles. On oublie aussi trop

souvent que l'œuvre du traducteur d'un ouvrage didactique est d'autant plus ingrate, qu'il doit sacrifier toutes les grâces de son style à la nécessité de serrer le texte d'aussi près que possible. »

Ces quelques phrases nous font connaître un des grands mérites de l'ouvrage de M. le capitaine Masquelez, c'est d'avoir été écrit par un militaire, aimant son art et le connaissant pour l'avoir pratiqué pendant de longues années avec zèle et honneur, sous les drapeaux de la France, au milieu des périls et des combats.

Paul Lachèse.

UN COUP DE MER

A

PIERRE-PERCÉE

O flots que vous savez de lugubres histoires !
Flots profonds redoutés des mères à genoux ;
Vous vous les racontez en montant les marées,
Et c'est ce qui nous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir, quand vous venez vers nous!

V. Hugo.

Le 25 décembre de l'année 1800, la côte de Bretagne était livrée à l'une de ces formidables tourmentes dont le souvenir plein d'angoisses demeure toujours au fond de l'âme. De violentes rafales ébranlaient les humbles maisons de Saint-Sébastien, petit village de la côte, et menaçaient d'emporter dans l'espace le clocher branlant de sa vieille église. Des tourbillons de sable s'élevaient

au dessus des dunes, les flots furieux proféraient une clameur immense et la pointe de Congrigoux répondait à la rage écumante des vagues par des sons rauques et sinistres; on eût dit le glas des naufragés !

En Bretagne, la coutume de la prière faite en commun a résisté presque partout, grâce à Dieu, aux insinuations malsaines du scepticisme ; aussi rien n'est plus naturel, en pénétrant dans des maisons du village, d'y trouver réunies une dizaine de personnes, femmes et enfants, vieillards et jeunes gens, offrant à Dieu l'hommage pieux d'une foi naïve et sincère.

La prière touchait à sa fin dans l'humble demeure du père Méan; aux invocations dernières du vieillard, les assistants répondaient : « Ainsi soit-il, » et se relevaient en faisant un grand signe de croix, capable de dérouter le plus libre pensant des libres penseurs. A la prière succéda le silence; silence des âmes tout rempli de grandeur et d'harmonie, à cette heure surtout où les éléments déchaînés se ruaient dans une épouvantable confusion.

« Quelle nuit de Noël, mes enfants ! s'écria le vieillard, quel temps pour les marins ! Où sont pendant cette cruelle tempête, Pierre et Jean, les deux fils de la métayère du Grand-Prieux ? et Nazaire le neveu de Catherine de la Villée-Noire ? et ton frère, ma petite Perrine, le beau François - Marie, le plus brave marin qui ne soit pas à partir du Croisic jusqu'ici, en s'en revennat pas Batz, Saillé et Escoublac ! Allons, mes enfants, croyez-moi, encore à genoux, et récitons les litanies de sainte Anne pour le salut des marins en péril et la paix des morts ! »

L'assistance se signa de nouveau, des voix émues, pleines de larmes, s'élevèrent à Dieu et chacun après avoir prié pour tous, pria pour ses proches. A ce moment et malgré la violence de la rafale, une voix du dehors se fit entendre, et cette voix disait : « Mes chers amis, ouvrez-moi, ouvrez-moi; il s'agit d'une bonne action à faire : des marins sont en péril, il faut les secourir. »

« C'est vous, madame Lehudec, s'écria le père Méan; entrez et soyez, ici, la bienvenue, vous qu'on trouve toujours quand il s'agit de rendre service au pauvre monde. — Ah! c'est bien vrai, s'écrièrent les Bretons d'une commune voix.

— Mes chers amis, reprit Madame Lehudec avec une certaine nuance d'impatience, les compliments sont inutiles et le temps est précieux; à l'heure qu'il est, et par cet épouvantable temps, un marin, des marins peut-être même, sont naufragés à Pierre-Percée[1].

— A Pierre-Percée ! s'écria l'assistance, est-ce Dieu possible, bonne dame! mais comment savez-vous cela, et qui donc les a vus? voici qu'il fait nuit noire depuis trois heures !

— C'est moi-même qui les ai vus, et mon oncle a fait comme moi alors que nous revenions tous les deux de Pornichet cette après-midi; le doute n'est pas possible. Mon oncle étant vieux et infirme, j'ai pris immédiatement le parti d'aller moi-même à Saint-Nazaire prévenir les pilotes. Ces derniers m'ont répondu que l'état de la mer rendait impossible la sortie du bassin et qu'il faudrait

[1] Roche entre le Pouliguën et Saint-Nazaire.

probablement attendre jusqu'au lendemain avant de tenter le sauvetage. Ce que voyant, je suis revenue le cœur rempli d'angoisses ; j'ai pris le temps de rentrer chez moi, de changer de vêtements et me voici. C'est ce qui vous explique comment il fait nuit noire depuis trois heures et comment mon arrivée au milieu de vous est si tardive.

— Oui certes, voilà qui est fort bien expliqué, ma chère dame, reprit le père Méan, et ceci nous montre en même temps que votre charité porte des bottes de sept lieues, comme l'ogre dont vous racontiez l'autre fois l'histoire aux enfants du bourg.

Et chacun de répéter : — Ah ! c'est bien vrai cela !

« Écoutez-moi, mes amis, ce qui va se passer à Saint-Nazaire de la part des pilotes est chose fort incertaine et dépend d'événements que nous ne pouvons prévoir. Si ces malheureux marins passent encore sur la roche cette glaciale nuit, ils expireront de froid et de faim peut-être. Il faut que sans hésiter des gens de cœur partant d'ici, gagnent à la traverse le phare d'Aiguillon où demeurent les Kelo père et fils ; ces braves pêcheurs ne reculeront pas devant un service à rendre, et si la mer est tenable, ils partiront à la grâce de Dieu.

— Vous avez raison, bonne dame, s'écria le maître du logis avec une vive émotion, il ne sera pas dit que la nuit du Sauveur nous aura trouvés sans courage pour le salut de nos frères ! Puis entr'ouvrant la porte : Voyez, dit-il, le ciel nous sourit déjà : la lune paraît, les étoiles brillent et Roland [1] se tait. »

[1] Nom que porte la mer dans certaines parties de la Bretagne.

A quelques instants de là, deux hommes agenouillés dans l'humble église du village recevaient avec recueillement la bénédiction du prêtre, puis s'éloignaient bientôt d'un pas sonore et résolu. Les bons députés de madame Lehudec avaient à peine mesuré la longueur de deux champs, qu'une jeune fille tournant au chemin de la Pierre, se dirigeait elle aussi vers la côte avec une allure vive et résolue. — C'était Perrine, la sœur du beau François-Marie parti sur la grand'mer depuis la bonne fête d'août.

Les Bretons n'étaient pas encore parvenus au Mât pilote que déjà la jeune fille après avoir franchi les sentiers couverts de Saint-Marc-la-Chapelle, cette petite Provence de la côte, surgissait au pied même de son humble sanctuaire, embrassant du sommet élevé dont son pied foulait l'herbe fine le vaste horizon de la mer.

Spectacle tout ensemble, étrange et grandiose.

La tempête avait disparu, et les vents humiliés de leur violence, retenaient jusqu'à leur moindre souffle. La lune projetait au loin sur les flots apaisés mais encore frémissants, des lueurs douces et rêveuses et son rayon d'argent semblait porter jusqu'aux Amériques le charme de sa clarté. Les Cormiers Saint-Michel Chef-Chef, la Plaine, la pointe Saint-Gildas, et plus loin Noirmoutiers, s'accusaient par une ligne encore sombre dont le phare du Pilier illuminait l'extrémité à chacun de ses éclairs. A droite, la pointe de Chef-Moulin avançait son front indompté dans les flots, supportant sans lassitude le poids de cette longue chaîne de rochers qui défend si vaillamment la côte depuis Saint-Nazaire. A

gauche une croupe abrupte et sauvage, gardienne vigilante d'une vallée que le Bocage vendéen ne renierait pas, dérobait aux regards la vaste échancrure de la Loire tout en servant de contrefort aux murs branlants d'un moulin en ruines. La disposition bizarre et sauvage des rochers, en ce lieu désert, à cette heure de la nuit, donnait à toutes choses des aspects étranges et fantastiques, ce n'étaient que monstres innommés, personnages difformes, profils inouïs.

Perrine après être restée quelques instants debout, immobile, à regarder la mer, s'était agenouillée pieusement au pied de la croix de granit élevée par la piété bretonne au sommet du roc. Soudain la jeune fille tressaillit, tourna vivement la tête, puis descendant d'un pas rapide la rampe escarpée qui conduit au rivage, elle disparut comme un oiseau derrière les rochers. Bientôt après les Kelo, détachant leur barque amarrée d'ordinaire à la petite plage de Saint-Marc, s'éloignaient à force de rames, tandis qu'un héron solitaire, debout d'un pied unique sur les galets ruisselants du rivage, songeait à l'opportunité des générations spontanées, le bec pointé sur l'horizon.

Pendant que la barque généreuse glissait sur la mer, que devenait cette bonne dame Lehudec, cause première de tout ce qui s'était fait et de tout ce qui devait se faire? Madame Lehudec s'était rendue à l'église peu après le départ des deux Bretons, pour assister dévotement aux touchantes cérémonies de la messe de minuit. L'office divin terminé, elle avait pris immédiatement le chemin de la côte, accompagnée d'un certain nombre de personnes, et s'était dirigée vers la pointe de Congrigoux,

lieu d'observation le plus rapproché qu'elle put choisir.

En arrivant à la pointe, Madame Lehudec trouva un groupe de personnes déjà réunies depuis un certain temps; elles échangeaient entre elles des impressions plus ou moins contradictoires, mais croyant en majorité à une erreur sérieuse de madame Lehudec : il manquait jusqu'alors à la bonne dame le succès, cette puissance qui triomphe des plus opiniâtres, et qui répond à toutes les objections.

Madame Lehudec s'aperçut à merveille de cette disposition d'esprit, et prenant la parole, elle dit : « Mes amis, soyez-en bien persuadés, ce que j'ai commencé à raconter chez le père Méan est l'exacte vérité. Je n'ai point agi à la légère; je n'ai pas troublé, sans y avoir réfléchi, toute la paix et toute la joie de cette belle nuit. Jugez plutôt :

— Je revenais cette après-midi de Pornichet par la côte, accompagnée de mon oncle le vieux marin. Déjà se manifestaient les signes précurseurs d'une tempête; les oiseaux rasaient la vague d'un vol anxieux, et des nuages blafards poussés par un vent de sud-ouest, passaient rapides sur le ciel. Les clochers du Croisic et de Batz se perdaient dans un lointain rempli de brume, le Poulinguën lui-même ne se distinguait presque plus, et les barques bien avisées se hâtaient vers Saint-Nazaire en prévision du gros temps.

— Regardez Roche-Percée, dis-je à mon oncle, elle est couverte d'écume; le signe est infaillible; la mer fût-elle de son bleu le plus doux, quand le flot se brise contre la pierre on peut être assuré que la tempête est proche. Mais, ajoutai-je, voici qui est singulier, il me

semble distinguer sur la pierre un mouvement inaccoutumé; bien plus, je crois voir la marche, l'attitude même d'un homme. !

— Pour le coup, vous rêvez, ma chère nièce, s'exclama mon oncle, et vous serez femme toute votre vie! cette roche inhospitalière est la patrie des goëlands et des mouettes, des courlis et des hérons, et nul être vivant ne l'habite, vous le savez aussi bien que moi. Ce que vous voyez est vraisemblablement un oiseau de forte taille; il se hausse, il se baisse, dites-vous, il est dans son droit, ce me semble. Au surplus, nous sommes à plus d'une lieue de Pierre-Percée, et je vous demande franchement s'il est possible de distinguer quoi que ce soit à une pareille distance?

Je ne répondis rien, et prenant la longue-vue de mon mari, j'observai attentivement; après ce consciencieux examen, ma conviction était faite, un homme allait et venait sur Pierre-Percée.

— Eh bien, mon cher oncle, repris-je, vous avez beau dire, je vous affirme ne pas me tromper; regardez vous-même.

Le vieux marin prit alors la longue-vue, chercha et rechercha son point, essuya à plusieurs reprises le verre de sa lunette avec un léger trouble qui m'aurait fort amusée dans un autre moment, puis d'une voix nette et franche il me dit : Allons, ma nièce, vous avez raison et je ne suis qu'un sot; toutefois permettez, la question est de savoir maintenant ce que cet homme fait là-bas; ce peut être un pêcheur, un promeneur même, le fait n'est pas plus impossible qu'il n'est rare

aux Evens et à Baguenaud [1]. J'en conviens, néanmoins, pêche ou promenade aujourd'hui seraient d'une insigne imprudence.

Nous examinâmes de nouveau et nous arrivâmes à cette conclusion qu'une barque, un chasse-marée, un navire peut-être, était engagé dans le trou de la roche qui se trouvait évidemment obstrué.

— Ma chère nièce, s'écria mon oncle d'une voix singulièrement émue, le fait est peut-être sans exemple, mais il n'est si bon marin qui ne se trompe, et si bon pilote qui ne bronche. Il y a là des courants perfides; jugez de ce que peut être l'effort des eaux sous cette roche béante jetée comme une arche au milieu des flots. Il n'en faut pas douter, il s'agit d'un sinistre dont on ne peut mesurer la portée.

En une telle situation, il fallait agir comme je vous le disais tantôt; je ne voulus pas me fier à des intermédiaires, dont le retard ou l'hésitation pouvait tout compromettre, mon oncle était infirme et dès lors ne pouvait me prêter aucun concours actif. Je partis donc pour Saint-Nazaire, afin de prévenir les pilotes. Assaillie par des grains violents, je fus obligée de m'arrêter et de prendre abri à la ville Ès-Martin et lorsque j'arrivai, la tempête, hélas! était à son comble. La mer déferlait avec une extrême violence, les navires s'entrechoquaient avec des craquements horribles et des bruits de chaînes. Les eaux refoulées dans le bassin à flot devenaient à chaque minute plus tumultueuses; l'heure était mal venue pour présenter ma re-

[1] Leven par corruption Evens. Baguenaud, rochers en mer entre le Pouliguën et Saint-Nazaire.

quête. « Quand la mer tombera, me fut-il répondu, et que le jour sera venu, nous aviserons; en ce moment, il est impossible de songer à sortir du bassin. S'il s'agissait encore, ajoutèrent les marins, de tenter l'entreprise en partant du Màt-pilote ou d'Aiguillon, mais sortir d'ici, ce serait folie. » Quelque douloureuse que fût cette réponse, j'en comprenais la justesse et je repris alors la route de Saint-Sébastien le cœur navré. Maintenant, tout notre espoir, mes bons amis, est dans le courage et l'énergie de Kelo.

Après ce récit, tous les regards se tournèrent instinctivement vers la mer, et s'attachèrent sur la masse sombre de la roche. Tout à coup une lueur sinistre se répandit sur les eaux, le centre béant de la roche devint incandescent et l'on eût dit que le vaste Océan portait à cette heure sur ses eaux blafardes, un monstre dont l'œil unique et central était de flammes.

« Le feu dans l'eau, le feu dans l'eau, » s'écrièrent naïvement deux enfants.

Une vieille Bretonne dit en branlant la tête : Ce sont des Kourigans qui brûlent des âmes sur la pierre[1] ; les années où ça se voit, il n'y a pas de goëmon à la côte, ni de farine au logis.

— Bonne mère reprit madame Lehudec, les Kourigans, — s'il y en a, — ne hantent pas la côte la nuit de Noël, c'est un temps qui leur est malsain. Ce que nous voyons n'est que trop facile à expliquer. Ces malheureux naufragés auront voulu allumer des feux soit pour signaler leur présence aux navires de passage, soit

[1] Kourigans, farfadets.

pour réchauffer leurs membres engourdis par le froid; supposons une étincelle tombée à fond de cale au milieu des matières combustibles, en voilà plus qu'il en faut pour expliquer un incendie.

A ce moment, une barque passa rapide dans la traînée de feu que la roche projetait au loin; ce ne fut qu'un cri rempli d'espérance et de joie : Les Kelo..... les Kelo.....

C'étaient bien, en effet, les Kelo père et fils, ramant à force de rames et désormais assez rapprochés de la roche pour être à portée de voir et d'être vus. Le moment était venu de savoir si la bonne dame Lehudec n'avait pas été le jouet d'une illusion généreuse. Elle ne s'était pas trompée car un long cri dont l'expression ne se peut traduire, sortit simultanément de la poitrine de trois malheureux qui debout sur la roche, tendaient leurs bras reconnaissants vers le ciel.

«Bénis, bénis soyez-vous, gens de cœur qui venez nous sauver ! Voici trois jours et trois nuits que nous sommes ici au milieu des angoisses de la faim et du froid, les navires passent au large dans la brume et sans nous voir.

— Pauvres infortunés, reprirent les Kelo en touchant de leurs pieds libérateurs la roche inhospitalière, combien vous avez dû souffrir ? êtes-vous des compatriotes ?

—Nous sommes trois Bretons, restes désolés d'un équipage que la mer a dévoré, et pour qu'aucune infortune ne nous soit épargnée, voici les débris fumants de notre beau *Jean-Bart*.

A ces mots, une agitation singulière se manifesta au fond de la barque ; les voiles repliées s'entr'ouvrirent,

et une jeune fille sortant comme d'un suaire, s'élança d'un bond sur la roche.

« Où est-il ? où est-il ? s'écriait-elle. — Ah ? voyez-vous, je suis Perrine, la sœur de François-Marie, plus que sa sœur car je suis sa jumelle, je l'aime comme il n'est pas possible de plus aimer et quelque chose a dit à mon cœur qu'il était là. »

Les marins et les Kelo demeuraient confondus, se regardant les uns les autres sans proférer une parole.

Perrine, dont l'exaltation ne faisait que croître, parcourait Pierre-Percée, déchirant ses pieds aux aspérités du rocher, et jetant aux implacables flots ce nom, ce doux nom : François-Marie! François-Marie! puis joignant ses mains suppliantes, elle ajoutait : « Sainte Anne d'Auray, au péril de la mer, priez pour nous. »

C'était un spectacle navrant, et ces pauvres marins, oubliant leurs souffrances, ne songeaient qu'à la douleur de Perrine et pleuraient comme des enfants à chaudes larmes.

« Laissons-la faire, la pauvre enfant, dit le père Kelo; son illusion la fait vivre..... elle se calmera d'elle-même; si la réalité lui apparaissait à cette heure, elle en mourrait.

— Pauvre François-Marie, dit alors le plus jeune des marins, il a disparu le dernier, à peine y a-t-il une demi-heure. Son courage et son zèle l'ont perdu. Voulant essayer, malgré nous, de sauver une partie de la cargaison, il est descendu dans le trou de la pierre. Pauvre garçon, une vague l'aura traîtreusement saisi, car depuis lors il n'a plus reparu. »

— Reviens, reviens, François-Marie, s'écriait Perrine,

reviens ! Tu sais bien qu'après le bon Dieu, notre Seigneur, la bonne Vierge et saint Anne, je n'aime rien au monde autant que toi. Sans toi, que veux-tu que je devienne ? Notre mère nous a donné le jour avec sa vie, notre père parti comme toi ne revint jamais ; ami, aies pitié de la petite Perrine, reviens !

Mais François-Marie ne revenait pas.

Alors Perrine quittant subitement son attitude suppliante, se redressait altière, irritée, et jetait ces mots à la mer : Cruelle, tu m'as déjà pris mon père, rends-moi mon frère !

Peu à peu la pauvre Perrine se calma selon les sages prévisions du pêcheur ; elle descendit dans la barque sans la moindre résistance, soutenue avec une sollicitude touchante par le père Kelo ; mais vaincue par son émotion, aussitôt elle s'affaisa sur elle-même, et tenant sa tête à deux mains, la pauvre petite se mit à pleurer.

Les Kelo reprirent alors la mer s'éloignant l'âme navrée de ce roc, cruel témoin de tant de souffrances et de tant de larmes.

« Nageons sur Congrigoux en laissant le Poignard et les Chèvres à gauche [1], dit à voix basse le père Kelo à son fils ; madame Lehudec est certainement à la pointe, elle aura la charité de recueillir Perrine et tâchera de la consoler. »

Le retour s'effectuait paisiblement, le ciel était sans nuages et tout étoilé, les oiseaux voletaient et mouillaient leur plumage à la surface des eaux avec de petits frémissements de joie ; tous les éléments étaient désor-

[1] Petits rochers de la côte.

mais pacifiés, la tourmente n'était plus que dans les âmes !

La côte s'accentuait peu à peu, les approches de Congrigoux donnaient déjà à la lame un mouvement bref et saccadé, lorsqu'un clapotement singulier frappa les oreilles de la pauvre enfant ; puis une voix mourante murmura : Sainte Anne d'Auray, au péril de la mer, priez pour nous.

« C'est lui, je vous dis que c'est lui, » s'écria-t-elle, en se dressant soudain comme une ressuscitée ; puis par un de ces mouvements qui révèlent toute l'âme, Perrine jeta dans les flots son chapelet dont une main crispée saisit la petite croix d'argent.

Le père Kelo, peu d'instants après, déposait dans la barque bienheureuse un beau jeune homme évanoui enveloppé d'algues marines, tout ruisselant et comme lumineux, et Perrine appuyant le doux visage du marin sur son cœur, riait, priait et pleurait !

« Bonne sainte Anne, bonne sainte Anne! » s'écrièrent avec enthousiasme pêcheurs et matelots. Et du rivage, des voix remplies d'allégresse, répondirent : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Au plus prochain pardon de Bretagne, Perrine et François-Marie se rendirent en action de grâces ; la vaillante fille et le beau marin prièrent longtemps au pied de l'image de celle qui les sauva, répétant tout bas, avec amour et foi :

Sainte Anne d'Auray, au péril de la mer, priez pour nous.

Émile Affichard.